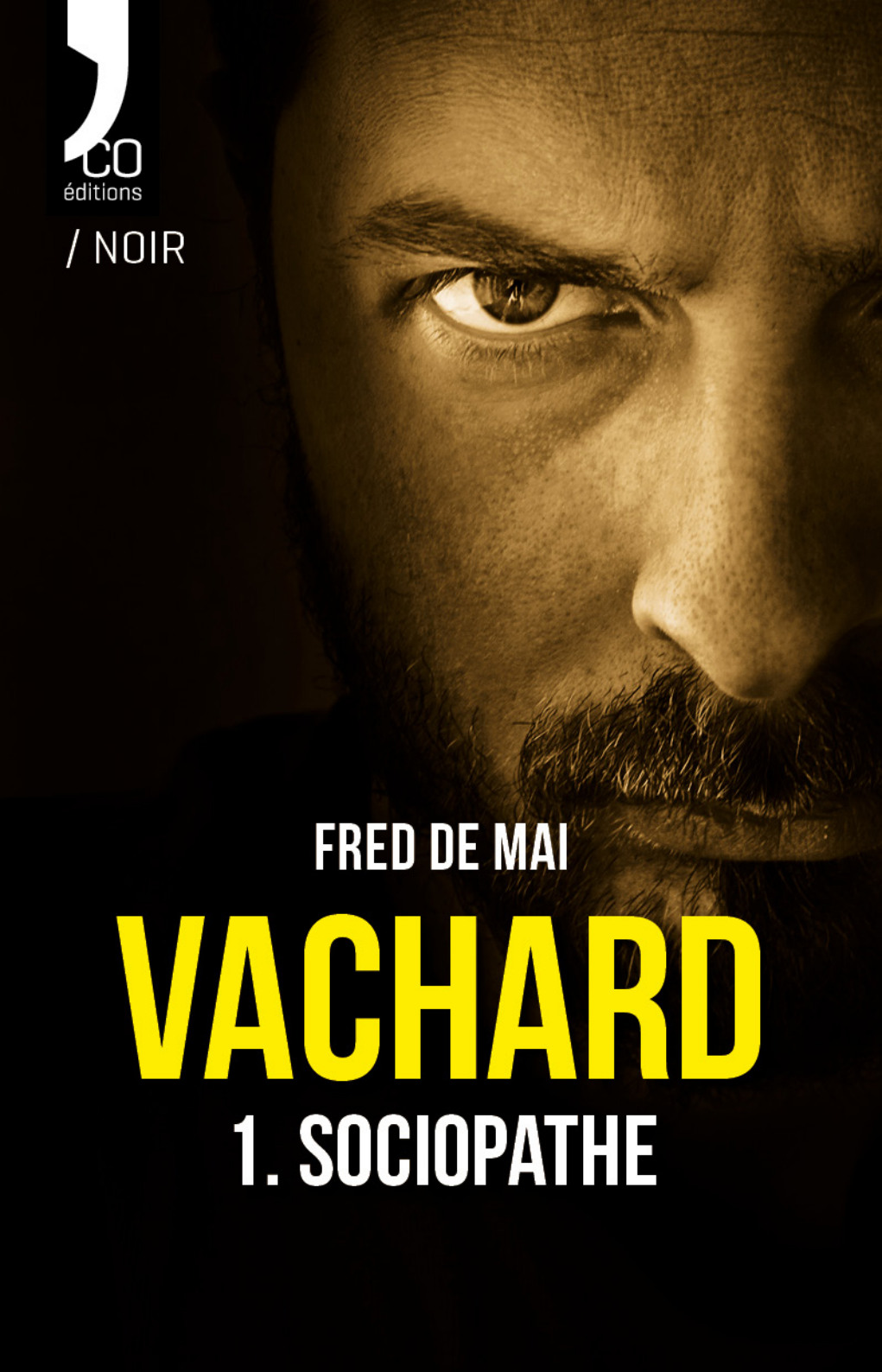

CO
éditions
/ NOIR
FRED DE MAI
VACHARD
1. SOCIOPATHE

Fred de Mai

Vachard
1. Sociopathe

Roman

CO
éditions

Du même auteur,

Chez n'co éditions

Satori (octobre 2026)
KRê –1. Genèse (octobre 2026)

Sommaire

Prologue	1
Paul Vachard	2
Errare humanum est	7
Changement de cap	10
Jardin secret	13
Tradition respectée	18
Bon anniversaire	20
Face à ses démons	23
Dies irae	24
Oh mon bateau	34
Bain de foule…	36
Agent perturbateur	43
Critique culturel	48
Provocation naïve	58
Les enfants du Marais	61
Pour toi, maman	70
Se donner les moyens	78
Gare au justicier	81
Cadeau mortel	90
Victor le Tueur	98
Toute première fois	104
Au nom de Satan	109
Énième déception	120
Entrée en scène	126
Bienvenue au 36	133
Travail de sape	140
Révélation codée	146
Dernier exploit	152
Nouvelle vie	158
Pour le meilleur	165
Et pour le pire	170
Retour au plan initial	172
Coupable désigné	173
Délivrance paternelle	180
Assaut libérateur	186
Derniers instants complices	189
Paul et Pierre sont sur un bateau	195
Dernier rituel	203
Épilogue	205

Sociopathie :
Trouble de la personnalité caractérisé
par un manque d'empathie, de moralité et d'altruisme, auquel
s'ajoute l'absence de honte ou de culpabilité,
et ce, quelle que soit la gravité de l'acte commis.

Prologue

Paul était assis à son nouveau bureau du 36 quai des Orfèvres. Cette place lui revenait de droit, mais en était-il vraiment digne ? Sa nomination à titre exceptionnel au rang de lieutenant de Police devait donner lieu à une petite réception, mais il avait décliné l'invitation prétextant sa fragilité psychologique. Son meilleur alibi.

Par obligation, il avait dû se prêter au jeu d'une thérapie et, au fil des séances, il avait ressenti un certain plaisir à converser avec la charmante psychologue mandatée par le ministère de l'Intérieur.

Paul pouvait également compter sur le soutien Victor, son seul ami, celui qui l'acceptait tel qu'il était. Plus qu'un ami, presque un frère avec qui il aimerait pouvoir tout partager.

Par précaution, il avait été jugé inapte au port d'arme le temps de sa convalescence et cela ne le dérangeait pas, bien au contraire.

Paul caressa son petit carnet relié en cuir vieilli, laissant courir son doigt sur les initiales gravées : P. V.

Sur chaque page était inscrite une lettre qui, hors de son contexte, ne voulait rien dire.

Sur chaque page figurait un indice compromettant.

Chaque page le reliait à un passé qu'il voulait oublier.

Pourtant, il ne pouvait se résoudre à s'en séparer.

Paul rangea son carnet, gonfla le torse, redressant ses épaules. Sa voix était posée, son regard fixe :

« Tu dois partir maintenant ! »

Sa voix résonna dans le bureau vide.

Paul Vachard

Paul Vachard habite Paris.

Paul n'aime pas son nom.

Les enfants sont parfois cruels. Ils ne cessaient de l'insulter avec des mots comme « quelle vache, ce vaurien ! », « méchante la vache ! », « vachard le fumier ! », etc.

Dès qu'il en eut l'âge, l'enfant meurtri avait pris un dictionnaire pour chercher la signification de son nom. La définition était brève, explicite : méchant, sévère.

Paul n'aime pas son prénom non plus.

Il le trouve démodé. Un jour, il a demandé à son père la raison de ce choix. La réponse l'avait laissé sans voix : « Tu sais, nous sommes policiers de père en fils depuis plusieurs générations, je voulais que tes initiales soient PV en hommage à notre métier, à notre meilleur outil : le procès-verbal, mais surtout pour faire honneur à la tradition familiale. Je m'appelle Pierre, mon père s'appelait Paul. Je t'ai appelé comme lui, en sa mémoire. »

Que répondre face à cette logique implacable ?

Ce jour-là, il comprit qu'il n'avait jamais eu le choix.

Son nom, son prénom, son destin, tout était déjà écrit.

Ses copains auraient pu l'affubler d'un surnom ridicule comme Polo, plus amusant, moins ringard. Mais il n'avait jamais eu d'amis.

Il est donc demeuré Paul.

Paul Vachard.

Fils de Pierre vachard.

Petit fils de Paul Vachard.

Son père, commissaire divisionnaire à la brigade criminelle de Paris, avait le commandement d'une brigade spéciale en charge de tous les meurtres sans mobile apparent commis dans la Capitale. Il mettait un point d'honneur à envoyer sous les verrous les auteurs des crimes réputés difficiles à résoudre. Prenant son métier très à cœur, la Police nationale était sa compagne, sa maîtresse, toute sa vie.

Une vocation, accentuée et exacerbée par la mort en service de son père, le commissaire divisionnaire Paul Vachard, grand-père de Paul, dont il avait hérité le prénom et un carnet de cuir vieilli.

Pierre Vachard, depuis ce triste jour, passait tout son temps à la traque des criminels.

Rien n'aurait pu changer cela, pas même ses devoirs en paternité.

C'est certainement pour cela que Paul le surnommait L'Autre plutôt que papa, mais jamais en sa présence, bien qu'elle fût rare.

C'est certainement pour cela que la mère de Paul était partie alors qu'il n'avait que cinq ans. Il était trop jeune pour se souvenir du jour de son départ, d'autant que personne n'avait pris le temps de lui expliquer ce qui se passait alors. Il ne lui restait en mémoire que la date du jour de cette séparation, un 5 juin.

C'est pourquoi Paul n'aime pas le chiffre cinq.

S'il comprenait ce qui avait poussé sa mère à fuir, il ne comprenait toujours pas pourquoi elle l'avait fait sans lui. Parfois, elle lui téléphonait, mais leurs conversations étaient stériles. Elle semblait culpabiliser, mais jamais elle ne lui avait demandé pardon. Peut-être avait-elle peur de lui, peur qu'il devienne comme son père ?

Pourtant, il ne lui ressemblait en rien. Du moins, il l'espérait.

Le commissaire Pierre Vachard a deux passions : la Police et les locutions latines.

Paul n'avait hérité d'aucun de ces deux penchants. Parfois, il utilisait des locutions latines, sans le vouloir, comme un

héritage indésirable. S'ils avaient eu un blason, la devise serait certainement :

Labor omnia vincit improbus.
Le travail opiniâtre vient à bout de tout.

Même de l'amour paternel…

Paul, enfant en manque d'affection, n'avait jamais existé aux yeux de son père.

Pierre, père débordé, semblait n'avoir jamais eu conscience de sa présence.

Il y eut pourtant quelques exceptions, rares occasions où Pierre put endosser son rôle de père. Ce fut le cas alors que Paul n'était encore qu'un tout jeune écolier.

Paul avait six ans et entamait sa première année de cours primaire. Enfant timide et réservé, il menait une scolarité discrète jusqu'au jour où, à la sortie des classes, il ne retrouva pas son veston sur la patère dans le couloir. Après l'avoir cherché en vain dans tous les recoins, il décida d'en avertir son institutrice. Malgré les efforts du personnel enseignant, la chasse au blouson perdu s'avéra infructueuse. Ce jour-là, Paul rentra de l'école en T-shirt avec plus d'une heure de retard, ce qui n'eut aucune incidence, car personne ne l'attendait.

Dès l'âge de six ans, le commissaire avait décidé que son fils était capable de s'autogérer. C'est pour cela qu'il lui avait offert, en guise de cadeau d'anniversaire, un trousseau de clés marquant son entrée dans la vie adulte. Dès ce jour et sans période d'adaptation, Paul était devenu indépendant quelques mois après le départ de sa mère. Un grand pas vers la liberté, mais surtout une entrée irréversible dans la solitude.

Il fallut trois jours avant que Paul ne partage suffisamment de temps avec son père pour lui parler du blouson disparu. Selon le flair paternel, il ne s'agissait nullement d'une disparition, mais

bel et bien d'un vol. Pour la première fois de sa vie, le commissaire Pierre Vachard se sentait compétent pour s'occuper de son fils.

Dès le lendemain, le super flic investissait l'école comme s'il s'agissait d'une scène de crime. La pression exercée sur le corps enseignant ainsi que sur les élèves s'avéra efficace. En quelques heures, le coupable fut désigné et le blouson réapparut, préservant ainsi la réputation de fins limiers des Vachard. Le commissaire, en père héroïque, restitua solennellement l'objet du délit en présence du directeur de l'établissement. Fort d'une investigation efficace, il réclama une sanction exemplaire. Le voleur en herbe, dont Paul ignorait jusqu'alors l'existence, fut congédié.

Ce renvoi marqua le début d'une mise à l'écart dont Paul, bien malgré lui, subit les conséquences jusqu'au bac. En effet, l'école dispensant des cours allant de la maternelle au lycée, quatre-vingts pour cent des élèves présents lors de cette détestable intervention paternelle furent ses camarades de classe jusqu'à la fin du secondaire. Sa punition prit des airs de mitard, sa peine sans appel se mua en isolement complet. Aucun de ses camarades ne lui pardonna le fait d'être un fils de flic et un sale rapporteur. Cette mesure cruelle d'isolement le priva de toute amitié d'enfance.

Son père, après l'avoir privé d'amour, l'avait privé d'amitié.

Paul tenta, lors de son passage en sixième, de sensibiliser son père à ce problème de mise à l'écart. Son idée était simple, il suffisait de le changer de collège pour mettre fin à son calvaire. Le commissaire lui proposa une tout autre solution : « Demain, je t'emmène au dojo. Grâce au judo, tu sauras te défendre et tu imposeras ta loi. »

Paul voulait se faire des amis, Pierre voulait qu'il affronte ses ennemis.

Le commissaire Pierre Vachard était un judoka accompli, détenteur d'une ceinture noire de troisième dan, il avait remporté le titre de champion de France Police pendant quinze années

consécutives. Quand il présenta son rejeton au dojo, tous virent en lui son digne héritier. Le père exigea des professeurs la plus grande fermeté à son égard. Paul apprit le judo à la dure, selon la volonté paternelle, et n'eut d'autre choix que de devenir un redoutable compétiteur.

Sa détermination, sa rage lors des tournois laissaient présager une brillante carrière. Le jeune homme qui s'étoffait physiquement surpassait ses adversaires, laissant ainsi ses problèmes scolaires au vestiaire. Il devint rapidement un véritable tueur des tatamis jusqu'au jour où son père assista à un tournoi.

Après une première victoire expéditive, Paul vit pour la première fois de la fierté dans le regard paternel d'habitude si froid. Cette sensation nouvelle créa chez lui une réaction inattendue. Plutôt que de l'attendrir, cette fierté paternelle le conforta dans le fait que, pour rien au monde, il ne voulait ressembler à l'Autre.

Être son fils, soit, mais certainement pas son clone.

Dès ce jour, Paul prit un malin plaisir à perdre uniquement pour déplaire à son géniteur, chaque défaite étant une raison supplémentaire de le décevoir.

Très rapidement, le commissaire Pierre Vachard n'assista plus aux tournois.

Curieusement, Paul retrouva le goût de la victoire…

Il y a une dernière chose que Paul n'aimait pas.

Tous les mois, il devait passer un week-end dans une clinique privée. Son père s'était contenté de l'informer qu'il s'agissait d'une mesure préventive nécessaire. Les multiples examens subis devaient soi-disant le protéger d'une maladie héréditaire. Bien qu'il n'ait pas particulièrement de souvenirs de ces courts séjours, il les redoutait. Cette contrainte prit fin avec son vingt-deuxième anniversaire, lorsque son père, la mine dépitée, lui annonça qu'il n'était plus à « risque ».

À croire que l'Autre préférait le savoir en péril.

Errare humanum est

Tous les enfants rêvent de pouvoir vivre librement en échappant au contrôle omniprésent de leurs parents. Paul, lui, rêvait de contrainte parentale. À l'école, au sport comme à la maison, il était seul, désespérément seul. Paradoxalement, il se sentait constamment surveillé, du moins l'espérait-il.

Vae soli.
Malheur à l'homme seul.

Le commissaire Vachard avait résolu, à lui seul, plus de crimes que n'importe quel autre policier. Il était scrupuleux, voire despotique, envers ses subordonnés, exigeant d'eux un engagement total pour atteindre des résultats toujours plus remarquables. Malheur aux criminels qui sévissaient sur son secteur. Il les traquait sans relâche avec une méthode implacable presque infaillible. Nul n'échappait à ses investigations, le terme « non élucidé » n'appartenait pas à son vocabulaire. Sa réussite résidait dans un autre facteur déterminant : ignorer tous les parasites qui polluaient son environnement professionnel, au pire, les supprimer.

Paul, malgré son tempérament discret, faisait partie des parasites perturbateurs.

À vouloir trop sauver le monde, le commissaire n'avait réussi qu'à faire fuir la veuve sans pouvoir abandonner l'orphelin.

C'était un drôle de père, mais ce n'était pas son souci principal.

De ce triste constat, Paul fut la première victime.

Toutes ses angoisses, il ne put jamais les partager. Toutes ses peurs, il dut les surmonter seul.

Quand venait le soir et qu'il était seul dans sa chambre, il lui arrivait de se cacher sous ses draps pour se poser des questions à voix haute, espérant des réponses que personne ne semblait disposé à lui donner.

« Suis-je un monstre ? »

« Pourquoi personne ne m'aime ? »

« Pourquoi même mon père ne m'aime pas ? »

« Que dois-je faire pour mériter son amour ? »

« Peut-on vivre sans amour ? »

« Ai-je envie de vivre sans amour ? »

Ses interrogations existentielles, combinées à une adolescence pesante, le menèrent à une évidence morbide.

Son suicide devint l'unique solution à ses problèmes.

Mors ultima ratio.

La mort est la raison finale de tout.

Au plus profond de sa morosité, il tenta de s'accrocher à un ultime espoir : sa mère.

Il décrocha son téléphone pour lui confier ses craintes, ses peurs et ses attentes, mais ses sanglots rendaient ses propos incompréhensibles. Vidé et reniflant, il attendit le salut maternel.

« Tu es fort comme ton père. Je ne m'inquiète pas pour toi, tu survivras à tout cela ! »

Le message était clair.

Paul raccrocha sans dire un mot. Bien qu'anéanti, il trouva la force d'accomplir son destin.

Détestant la violence et, par peur, aussi, Paul opta pour une fin des plus douces. Il fouilla la salle de bain pour dénicher une vieille boîte en métal blanc ornée d'une croix rouge. Il retint son souffle en l'ouvrant, mais, malheureusement, la pharmacie paternelle était décevante. Le surhomme n'était jamais malade.

Il décida alors de fouiller le bureau du commissaire à la recherche d'un poison libérateur, bravant ainsi un interdit imposé par l'Autre.

Le salut apparut sous la forme d'une enveloppe racornie estampillée du ministère de l'Intérieur dans laquelle se trouvaient diverses pilules gravées de symboles étranges.

Le destin lui souriait enfin.

Il attrapa une bouteille de whisky qui trônait sur le bureau, ingurgita tous les cachets et but une bonne rasade qui lui brûla la gorge, le faisant tousser et brûlant ses yeux mouillés de larmes.

Même sa mort resterait un mauvais souvenir…

Changement de cap

La première image, à son réveil, fut le regard inquisiteur du commissaire. Il venait, sans le savoir, d'échapper in extremis à une overdose due à l'absorption massive de pilules d'ecstasy. Bien que nauséeux, il se sentait bien, euphorique même et terriblement en manque d'amour. Dans une bouffée hallucinogène à tendance passionnelle, il tenta d'embrasser son père, qui s'était penché au-dessus de lui.

Le regard rempli de dégoût de l'Autre refroidit instantanément ses ardeurs

Lui, le plus grand flic de France se retrouvait au chevet d'un fils drogué, quel affront ! Il siffla entre ses dents à l'intention du junky :

> *Errare humanum est, perseverare diabolicum.*
> Il est dans la nature de l'homme de se tromper, persévérer est diabolique.

À ses yeux, il ne s'agissait pas d'une tentative de suicide, inconcevable pour un Vachard, mais bien d'une aberrante expérience mystique d'un adolescent insipide.

Aucune détresse dans cet acte, juste un vice abject.

Dès sa sortie de l'hôpital, Paul fut envoyé en Normandie, pour être confié à une structure médicale spécialisée de la police. C'est grâce à cette mesure d'éloignement que le jeune adolescent en manque d'affection découvrit son plus grand amour.

Mais avant cela, il passa une semaine dans la clinique qu'il détestait tant.

Son séjour à la maison de repos des Flots bleus fut sa plus belle expérience. Étant le plus jeune pensionnaire et le seul à ne pas être policier, Paul devint rapidement la mascotte du centre curatif et, pour la première fois de sa vie, on s'intéressait à lui pour son plus grand bonheur. Tous rivalisaient d'attentions pour lui être agréables. Le jeune garçon, abandonné par son père, héritait d'une famille composée de dépressifs, d'alcooliques et autres personnages que l'Autre aurait qualifiés de rebuts de la société, quel comble !

Mais cela ne préoccupait pas le commissaire Vachard. Le point positif étant qu'il s'était enfin débarrassé de son insupportable progéniture.

Le centre organisait de nombreuses activités auxquelles Paul, devenu intrépide, se portait toujours volontaire. Le jeune homme prenait goût à la vie au milieu de gens qu'elle avait détruit.

Beati monoculi in terra caecorum.
Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

La vraie révélation intervint lors d'une initiation à la voile. Paul, à l'avant du bateau, cheveux au vent, quitta le monde des contraintes qui l'oppressaient pour un univers calme et protecteur. Devant lui s'étendait une mer enivrante, apaisante, libératrice. Il se sentait enfin libre et heureux au milieu de cette immensité bleutée aux reflets argentés. Une grande quiétude l'envahit alors, une sensation nouvelle et agréable.

Dès lors, il passa toutes ses journées à naviguer, apprenant avec avidité les rudiments du maniement d'un voilier pour devenir un véritable marin capable de naviguer seul.

Durant ces navigations solitaires, il comprit qu'il lui faudrait affronter seul ses démons. Cette certitude fit naître en lui une sagesse nouvelle, force presque surnaturelle lui permettant d'aborder la vie différemment. Exit la recherche chimérique de l'amour paternel, exit les envies suicidaires désastreuses. Paul savait maintenant comment affronter l'Autre.

Non, nisi parendo, vincitur.

On ne le vainc qu'en lui obéissant.

Paul quitta les Flots bleus la mort dans l'âme, mais avec une détermination sans faille. Il se sentait étrangement prêt au combat comme s'il avait toujours été conditionné pour devenir un guerrier.

Il était paré, prêt à se battre, jusqu'à la mort s'il le fallait.

Jardin secret

Le retour à Paris prit des airs de transformation miraculeuse, Paul devenant un fils modèle. Seul un petit côté provocateur récurrent troubla sporadiquement cette métamorphose.

L'isolement scolaire se mua en une volonté de réussir et les louanges des enseignants semblaient combler de bonheur l'ego démesuré de son père.

Les espérances de ses professeurs de judo se révélèrent fondées et Paul devint en quelques tournois la star des dojos. Son intégration en équipe nationale semblait évidente et il dut faire preuve d'une grande malice pour saboter son intégration parmi la fine fleur du judo français. Il était prêt à assouvir les moindres désirs de son père, mais il refusait de lui procurer trop de plaisir. Il devait garder à l'esprit que l'Autre demeurait son seul véritable ennemi.

Ce nouvel état d'esprit lui valut l'aval paternel pour des escapades en mer deux fois par mois. Ces virées étaient devenues essentielles à son équilibre et c'était en naviguant qu'il puisait la force d'affronter l'Autre. C'était également le seul moment où il se sentait libre, libre de toute contrainte, libre de toute surveillance, libre d'être lui-même.

Malgré des absences répétées, les quelques moments qu'ils partageaient semblaient amorcer une complicité naissante. Cette connivence inattendue poussa le commissaire Vachard à faire découvrir à son fils, le temple secret de toutes ses passions.

Tandis qu'il était en fac en quatrième année de droit et pour son vingt-deuxième anniversaire, Paul fit part à son père de son envie de tenter les concours d'entrée à l'administration policière.

Les yeux de l'Autre s'illuminèrent d'une expression que Pierre ne connaissait pas et il en fut troublé. Il s'imagina que si son père n'avait pas été cet être distant et glacial, il l'aurait certainement pris dans ses bras à cet instant précis. Cette simple idée de pouvoir connaître, ne serait-ce qu'un instant l'étreinte paternelle l'ébranla encore un peu plus. Il observa avec intensité les efforts qu'il dut produire pour cacher son émotion. Sa carapace était sur le point de se fissurer, mais, en une grande inspiration, il reprit son aplomb pour demeurer fidèle à lui-même.

Nil admirari.
Ne s'émouvoir de rien.

Comme à son habitude, l'Autre sembla avoir une longueur d'avance quand il prit les devants d'une manière inattendue. Il annonça tout d'abord solennellement avec une pointe de déception dans la voix que les séjours en clinique privée étaient terminés. Après avoir atteint l'effet souhaité et dissipé l'émotion qui l'avait submergée, il se leva simplement en invitant son fils à le suivre d'un mouvement de tête. Ils se retrouvèrent bientôt dans les caves de l'immeuble quand, au bout d'un long couloir voûté à l'éclairage faible, apparut une porte blindée.

Sur le mur de pierre encadrant l'imposante porte métallique, un digicode. L'Autre avança la main pour effectuer la combinaison, puis s'arrêta brusquement à quelques millimètres du clavier. Il lança alors à son fils un regard qui lui transperça l'âme tout en lui glaçant le sang.

— Ce que tu vas voir ici est mon jardin secret. Puis-je te faire confiance ?

Question déstabilisante. L'Autre lui livrait un secret, Paul n'en revenait pas.

— Oui, je crois…

— Ce n'est pas suffisant !

— Je te le jure ! Tu peux me faire confiance.

— Alors ouvre cette porte, le code correspond à ta date de naissance.

Cette révélation lui fit presque tourner de l'œil.

Y avait-il une place pour Paul dans son cœur de Pierre ?

Le fils bredouilla en approchant les doigts du clavier :

— Je suis touché…

— Ce n'est qu'un moyen mnémotechnique, n'y voit aucune autre explication.

Le monstre était de retour.

Ce qu'il découvrit derrière la porte effaça immédiatement sa déconvenue et attisa sa curiosité. Le jardin d'Éden de son père était une immense salle surréaliste où étaient exposées des armes de tous âges et de tout temps.

Cette collection privée regroupait des armures, des uniformes, des drapeaux, des insignes et des médailles, du matériel militaire, des armes de toutes sortes et même un petit canon. Paul traversait les siècles, allant de piques en hallebardes jusqu'aux fusils d'assaut contemporains.

Des sabres, des épées côtoyaient armes de poings et armes longues. Paul pensa aussitôt que l'on pouvait occire ici de mille et une façons bien plus efficaces qu'une absorption médicamenteuse. Cette idée lui arracha un sourire forcé.

Le commissaire ne remarqua pas ce rictus, trop occupé à jouer au guide de son propre musée.

Le fameux Colt Peacemaker Mle 1873, venu du Far West. Paul ne put s'empêcher de penser qu'il s'agissait là d'un drôle de faiseur de paix. Le revolver de guerre modèle 1873, système Delvigne, avec son étui jambon. Arme de poing devenue le revolver réglementaire après la défaite de 1871. Un sabre d'officier des mamelouks ayant servi lors de la bataille de Marengo. Le Stielhangranate 1924, la redoutable grenade à manche, tristement célèbre pour son rôle dans l'arsenal militaire nazi. Le pistolet mitrailleur Sten des alliés et tout un arsenal d'époque que son père effleurait du bout des doigts, laissant échapper des soupirs de contentement.

Le clou du spectacle fut sans aucun doute la collection de baïonnettes ayant appartenu au corps de la garde républicaine, dont l'Autre caressa chaque pièce de la paume en souriant.

Pierre est baïonnette au canon, tandis que Paul est fleur au fusil, difficile de gagner la guerre dans ces conditions tant le désavantage du fils était significatif.

La visite guidée s'éternisait, Paul faisait mine d'être attentif alors qu'il oubliait tout ou presque instantanément. Assurément, son père était celui qui prenait le plus de plaisir, mais, en bon fils, il faisait en sorte que cela ne se voie pas. Cette attention charitable étant certainement inutile, son père ne semblant pas avoir réellement conscience de sa présence tant il était happé par son jardin secret.

Comme il ne partageait pas la passion des armes de son père, Paul décrocha rapidement et, bien qu'il continuât à le suivre, il ne l'écoutait plus, perdu dans ses pensées.

À nouveau, un sourire crispé déforma son visage, il revivait la scène de sa tentative de suicide catastrophique. Ce jour-là, il avait eu toutes les peines à trouver un moyen efficace pour mettre fin à ses jours. Il prenait aujourd'hui conscience qu'une immense salle de mort se trouvait sous ses pieds sans qu'il le sache.

C'est alors qu'il se posa la question : pourquoi son père lui avait-il caché cet endroit ?

La réponse le percuta avec violence comme un coup de poing en plein visage. Paul venait d'avoir la confirmation qu'il n'avait jamais eu la confiance paternelle. Pour lui, il n'était qu'un être faible, sans intérêt. Pire, L'Autre avait anticipé le fait que s'il avait montré sa cachette à son fils, ce pleutre aurait commis forcément tôt ou tard une erreur irréparable, persuadé que la seule réponse à sa médiocrité était de mettre fin à ses jours.

Le commissaire Vachard, père détestable, mais médium maléfique, pouvait anticiper les actes de son pathétique rejeton. En comprenant cela, Paul découvrit un père plus effrayant encore,

au point qu'un terrible cauchemar hanta les nuits qui suivirent la visite du jardin secret.

Pierre Vachard, statufié, désigne d'un doigt inquisiteur son fils chétif qui tente désespérément de fuir son regard de marbre. Paul veut se cacher sous les draps, mais l'expression sévère de son père le tétanise. Impuissant, il ne peut détacher les yeux des lettres gravées sur le socle. Un message clair pour des intentions paternelles sans équivoque :

> *Oderint dum metuant.*
> Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent.

Pierre se réveilla une fois encore en hurlant.

L'Autre, n'ayant plus d'emprise sur ses jours, tentait de voler ses nuits.

n'co
éditions
/ ROMAN
/ PULP
/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits
www.nco-editions.fr

Fred de Mai
Vachard – 1. Sociopathe

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG
Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr